

à marcher, nuit et jour, sur la terre, pour l'inhumanité avec laquelle il repoussa Jésus-Christ, lorsque, en marchant à la mort, il voulut se reposer un peu contre sa boutique. Tel est le titre de ce curieux *guerz*. — Voici encore le *Curé barbu* (*Ar person barweck*); — le *Cantique de Judas*, la *Chanson de la pipe*, la *Séparation de l'âme et du corps*, une chanson très-spirituelle sur ou plutôt contre la danse, enfin *Sône ar c'hâfé*, la *Chanson du café*, peinture de mœurs assez réussie, quoique d'un réalisme un peu cru, comme on peut du reste s'en assurer par la traduction littérale qui suit.

La chanson du Café.

Approchez, jeunes gens, venez tous écouter une chanson, composée l'année présente; et ce n'est pas sans raison. Les buveuses de café et les buveurs de vin en font le sujet, et vous allez bien rire.

Le vin est le breuvage qui a été créé par Dieu, et notre grand-père Noé planta le premier la vigne. Il n'en est pas de même du café, qui fut, dit-on, inventé par une méchante femme du pays des Turcs.

Quand le café vint d'abord dans notre pays, les nobles seuls en buvaient; mais aujourd'hui, tout le monde en boit, et bien des gens même qui n'ont pas de pain.

Je vais donc vous faire connaître, sans plus tarder, ma chanson du café, composée au sujet de deux époux qui se reprochaient mutuellement, l'une, le vin, l'autre, le café.

En l'année 1821, s'éleva la dispute, vers la Toussaint; la femme alla en ville, avec un boisseau de blé, et en dépensa l'argent, avec des commères.

En entrant au café, elle dit : « Je pense bien qu'on nous servira pour notre argent; apportez-nous du café, avec de l'eau-de-vie, et aussi une bouteille de liqueur, pour nous régaler ! »

L'eau-de-vie et la liqueur leur montèrent à la tête, si bien, qu'elles se mirent à danser toutes les quatre. La femme au blé dit alors : « Je n'ai plus d'argent, et pourtant je boirais bien encore un coup, car j'ai grand soif. »

Les trois autres crièrent : « Il faut d'abord savoir, ma commère, à combien monte notre écot. » L'hôtesse, les entendant, monta dans la chambre, et, tout réglé, il était encore dû trois francs.

Et l'hôtesse dit alors : « Je vous ai servi à boire, et vous ne sortirez » pas d'ici avant de m'avoir payée; arrangez-vous donc de manière à » payer votre écot, car, pour moi, je ne vous ferai pas de terme ! »

Les pauvres femmes se regardaient, fort embarrassées, et ne savaient que faire. Alors, Jacquette dit : « Je donnerai mon tablier, et toi, ma » commère Jeannette, tu donneras ton mouchoir. »

Un des maris a calculé que sa femme avait dépensé la somme de douze francs. Il avait quitté son travail, pour venir en ville, et avait trouvé nos quatre commères au café.

Et en entrant, il a dit : — « N'as-tu pas honte, femme sans conduite, » de me laisser à la maison, avec un petit enfant au berceau ? Est-ce » donc à moi de faire le métier de nourrice ? »

— « Tais-toi, lui dit sa femme, et assieds toi là auprès de moi, et prends » une tasse de café, pour te calmer. » — « Laisse-moi tranquille avec ton » eau bouillie, et puisses-tu crever la première fois que tu en boiras ! »

— « C'est bien à toi, sac à vin, à dire du mal du café, toi que l'on ren- » contre nuit et jour au cabaret; tout l'argent que tu gagnes dans la » semaine s'en va en vin et en tabac. »

— « Jarnicoton ! dit-il, nous allons bientôt ouvrir le bal ! Dépenser tout » l'argent, et venir encore me faire des reproches ! » Dans sa colère, il frappa la pauvre femme, et du coup renversa à terre le café, la crème et le lait.

Et aussitôt les quatre femmes de crier d'une voix : « Vous avez man- » qué, l'ami, en frappant votre femme; vous avez répandu le café, il » faut payer, ou nous allons, à l'instant, vous arracher les cheveux ! »

Les quatre femmes, furieuses, se jetèrent sur lui, et avec elles, l'hôtesse, pour lui arracher les cheveux. On le traîna par la maison et on lui mit ses vêtements en lambeaux.

Dès qu'il put s'échapper, il se mit à courir, regardant sans cesse der-rière lui, comme un chat qu'on vient de fouetter. « J'ai failli perdre la » vie, disait-il; je voudrais voir toutes les femmes noyées dans le » café ! »

Jeunes maris, surveillez bien vos femmes, quand elles iront au marché au beurre, de crainte qu'elles ne fréquentent le café. Le café est un tentateur, parce qu'il est doux et bon; il est plein de séductions pour les femmes friandes.

Et vous, maris du pays, je vous conseille de ne pas aller chercher vos femmes au café. Si vous avez le prix d'une bouteille dans votre poche, allez à l'auberge faire visite à Jean Bordeaux.

Quand je suis au cabaret, avec mes camarades, un pot de vin auprès de moi, alors mon esprit est content. Allons, camarades, choquons nos verres, buvons gaiement un coup et médisons du café,

EN BASSE-BRETAGNE.

317

Le café est partout une source de maux, et si le beurre est cher, ce n'est pas sans raison : la crème emporte ce qu'il y a de meilleur dans le lait, et nous autres hommes, nous sommes réduits à manger du pain sec.

Et nous autres chanteurs, qui dédaignons le café, nous sommes tout disposés à blâmer les femmes et les jeunes filles qui l'aiment : le vin, pris avec modération, donne du courage au chanteur, pour chanter une chanson.

Mais il est temps de finir, heureux si je n'ai rien dit de trop. Buvez ce que vous voudrez, je n'en inquiète peu. Buvez du vin, buvez du café, des liqueurs, de l'eau-de-vie, mais surtout gardez-vous des querelles.

Voilà, certes, des mœurs d'un réalisme à faire sourire l'auteur de *Chien-Caillou*. La note est un peu forcée peut-être, et pourtant il y a du vrai, et beaucoup même. Il est doux, il est beau de s'enivrer de parfums et de chants mélodieux, d'avoir le regard au ciel et *de marcher tout vivant dans son rêve étoilé*, comme dit le poète ; mais il faut aussi, parfois, regarder à ses pieds et compter avec la réalité. C'est ce que je viens de faire un peu ; et maintenant, je me remets en route.

F.-M. LUZEL.

(*La suite prochainement*).
